



Niccolo Ammaniti, carnage à l'italienne

AVANT de mourir, la mère d'Anna et d'Astor a écrit à leur intention « le cahier des choses importantes ». Elle y a consigné une liste de recommandations sous des chapitres aux intitulés brefs : virus, fièvre, électricité. Une sorte de vade-mecum extrêmement factuel destiné à aider ses enfants à vivre. Ou plutôt à survivre.

Dans cette Sicile ravagée en 2020, tous les adultes sont morts, seuls subsistent les enfants qui finissent par attraper une fièvre mortelle à l'adolescence. Anna et Astor avaient huit et quatre ans quand leurs parents sont décédés. Ils en ont à peine plus lorsque le roman débute. Mais la notion du temps a changé. On apprend plus dans ce monde en un mois qu'en une année dans l'autre. Anna et Astor ont grandi un peu et appris beaucoup. Leur mère ne s'était pas trompée qui écrivait dans l'introduction du cahier : « Certains de ces conseils, vous découvrirez qu'ils ne vous seront pas utiles dans le monde où vous vivrez. Les règles changeront et moi, je ne peux que les imaginer. Ce sera à vous de les corriger et d'apprendre de vos erreurs. L'important est que vous vous serviez toujours de votre tête. » Il y a ainsi des passages déchirants

dans le nouveau roman de l'Italien Niccolo Ammaniti qui plonge deux enfants dans le chaos. Mais à l'inverse de l'entomologiste qui les regarderait se débattre dans un univers sans pitié, l'auteur leur laisse les étoiles dans le ciel et des promesses au cœur. Il n'y a rien de désespéré dans ce beau roman qu'il ne faut surtout pas réduire à son sujet, postapocalyptique.

L'ironie et la tendresse

Il traite d'abord de la perte de l'innocence, un sujet récurrent dans l'œuvre de l'écrivain qui avait fait une entrée remarquée dans le monde des lettres transalpines avec *Je n'ai pas peur* où un enfant découvrirait le mal sous les traits de ses parents. Ammaniti sait manier l'ironie et la tendresse qui conviennent à l'évocation de l'adolescence, moment de passage initiatique. On sait cette étape violente en général, l'auteur la rend terrifiante en imaginant ce virus qui fauche l'enfant à la puberté. Mais Anna n'y pense pas, obligée de veiller sur son petit frère qu'elle chérit comme une mère et houspille comme une grande sœur. Flanquées d'Astor et de Pietro, un troisième larron, attachant comme peut l'être un ado transi d'amour pour la fille inacces-

sible, Anna progresse vers le détroit de Messine, persuadée que l'avenir se joue sur le continent, qu'un nouveau monde s'y dessine sur les ruines de l'ancien. Il sera bien temps de mourir après.

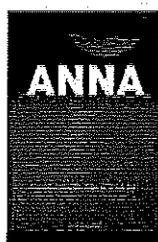
« Après la mort de ses parents, elle avait plongé dans une solitude si insondable et si obtuse qu'elle en fut hébétée pendant des mois, mais pas une fois, pas une seconde, l'idée d'en finir ne l'avait effleurée, car elle pressentait que la vie est plus forte que tout. La vie ne nous appartient pas, elle nous traverse », écrit l'auteur qui n'a pas son pareil pour décrire un monde livré aux seuls enfants. Il évoque des petits sauvages obligés de composer avec l'hostilité du monde et l'absence de modèles, un monde avec de nouvelles règles, inédites. Une image, quelques mots suffisent, une touche qui témoigne de son efficacité narrative : « Sur le marché du troc, une montre valait autant qu'un téléphone portable, un ordinateur ou un Boeing 747. Moins qu'un Smarties » peut-on lire parmi d'autres sentences.

Débarrasser le monde de ses adultes pour faire place nette aux enfants. William Golding l'a fait dans *Sa Majesté des mouches*. Il y a un peu de Golding dans Anna, le désenchantement en moins. ■ F.D.



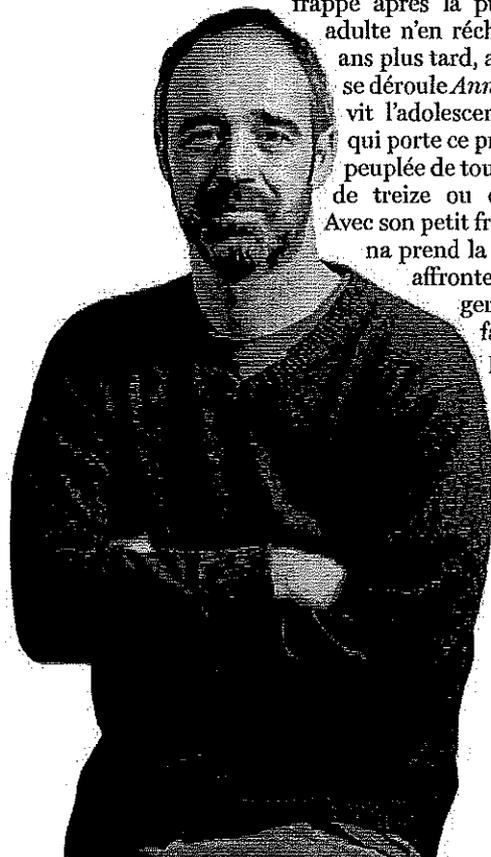


La maladie qui épargnait les enfants



roman
Anna
**
NICCOLÒ
AMMANITI
Tr. de l'italien par
Myriem Bouzaher
Grasset
320 p., 20 €
ebook 14,99 €

Tout est venu de Belgique : le nouveau roman de Niccolò Ammaniti commence à Liège avec l'apparition d'un virus mortel. La maladie qu'il engendre, la Rouge, frappe après la puberté et nul adulte n'en réchappe. Quatre ans plus tard, au moment où se déroule *Anna*, la Sicile, où vit l'adolescente prépubère qui porte ce prénom, est dépeuplée de tout ce qui a plus de treize ou quatorze ans. Avec son petit frère Astor, Anna prend la route dont ils affrontent les dangers. Car les enfants ne sont pas moins cruels que les adultes et les animaux,



Niccolò Ammaniti, entre McCarthy et Golding.

devenus sauvages, n'ont pas été touchés par le virus.

Cela donne un roman situé à mi-parcours entre *La route*, de Cormac McCarthy, et *Sa Majesté des mouches*, de William Golding.

Sauver son frère

Anna, qui espère trouver sur le continent des Grands encore vivants, entraîne son frère, en compagnie d'un chien qui s'est pris d'affection pour eux après avoir épuisé ses réserves de violence, jusqu'au détroit de Messine qu'elle veut traverser. Mais chaque pas révèle de nouveaux dangers, comme dans le roman de McCarthy. Et, comme dans celui de Golding, il faut tenir compte d'un pouvoir sans limites dont les rois et les reines sont des enfants, ou presque, à la cruauté aussi intense que l'est la lutte pour la survie.

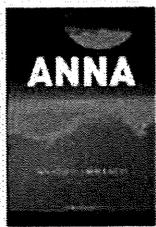
Sur la voie étroite dont on connaît donc les bas-côtés, bien que le paysage de Sicile ne soit celui d'aucun des deux ouvrages auxquels *Anna* fait penser, Niccolò Ammaniti trace son chemin avec une fermeté convaincante. Nourrie par les écrits que sa mère a laissés comme guide de survie en milieu hostile, l'héroïne s'adapte aux circonstances avec autant de détermination qu'il en faut pour résister aux nombreux moments de découragement. Il est vrai qu'elle doit sauver son frère, car elle n'est pas loin du moment où son âge ne la protégera plus. Astor, lui, est parfois plus tenté par la version *Sa Majesté des mouches*, fasciné par l'effervescence des bandes qui ont pris possession du territoire, que par *La route*, avec ses ravitaillements incertains. Bref, on y croit.

PIERRE MAURY



bien celle que la plume du jeune Français, auteur de bande dessinée, fait crisser sur le papier? Il est normand, il est venu trouver la paix dans une pension de Sokcho, improbable station balnéaire coréenne à 60 kilomètres du Nord. Selon lui: «On dirait un monde Playmobil.» La narratrice, nouvelle employée, fait le ménage, la cuisine, et emmène se promener le natif de Granville: «J'aimais ce littoral, même griffé par les barbelés électrifiés.» Seiches farcies, bébés poulpes, soupe au teok, makgeolli (alcool de riz), on n'arrête pas de manger et de boire, il faudrait ajouter un filtre qui saurait retenir les voyageurs. «Suivant l'hiver et le poisson, Sokcho attendait.» Ce premier roman a reçu le prix Robert Walser. **CL.D.**

NICCOLÒ AMMANITI
ANNA Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Grasset, 320 pp., 20 €.



Niccolò Ammaniti sait écrire des histoires terribles qui se passent dans l'Italie du Sud et où les enfants et les adolescents sont les personnages principaux, à la fois victimes et acteurs de la violence. Cette fois, il nous raconte une histoire de fin du monde. Dans une Sicile où tous les adultes ont été tués par une épidémie, ne restent que des enfants et adolescents prépubères. Anna, 13 ans, et son petit frère se battent pour survivre et pour trouver des adultes qui auraient échappé à la maladie. Autoroutes envahies par la végétation, maisons peuplées de cadavres desséchés, meutes de chiens et d'enfants sauvages... Le paysage apocalyptique est décrit avec une précision fascinante. Il y aura une rencontre avec un jeune garçon et l'espoir de trouver de l'aide sur le continent. **N.L.**

NELL ZINK
UNE COMÉDIE DES ERREURS
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Charles Recoursé, Seuil, 304 pp., 20,50 €.



Dans l'Amérique des sixties, Peggy est de cette génération qui amorce la libéralisation des mœurs. Cette étudiante lesbienne aux hanches étroites et à la poitrine plate tombe amoureuse de Lee Fleming, son professeur de littérature, lui aussi homosexuel. Il se demande alors s'il aimait réellement les garçons ou s'il n'avait jamais rencontré le bon type de fille. Ils se marient mais le couple ne dure pas. Ecrasée socialement et intellectuellement par son conjoint, Peggy se sent mourir et souhaite recommencer à naître. Elle déserte sa famille et emmène sa fille. Pour mieux s'évaporer dans la nature, elles empruntent l'identité d'une femme noire et de sa fille, ce qui leur vaudra d'être confrontées au racisme envers les Afro-Américains, encore bien présent dans le vieux Sud des Etats-Unis. Une réflexion décalée, parfois fantaisiste, sur l'identité sexuelle et raciale à travers l'épreuve de la transgression. **S.B.**

RAJ KAMAL JHA
ELLE LUI BÂTIRA UNE VILLE
Traduit de l'anglais (Inde) par Eric Auzoux, Actes Sud, 416 pp., 23,50 € (en librairie le 5 octobre).



D'un côté, les hôtels de luxe, les conférences TED et les malls, «sumum de la dis-

tinction lifestyle». De l'autre, les SDF et les enfants abandonnés. Un bébé est déposé dans un orphelinat, Mrs. Chopra va voir son fils aux Etats-Unis, une mère et sa fille sont assassinées, il y a une étrange histoire de ballon rouge inspirée du film d'Albert Lamorisse (1956)... Dans ce nouveau roman, Raj Kamal Jha poursuit son portrait d'une Inde très contemporaine et toujours dure pour les femmes. **N.L.**

HISTOIRE

ARLETTE FARGE
LA RÉVOLTE DE M^{me} MONTJEAN
Albin Michel, 171 pp., 14,50 €.



On le sait, Arlette Farge a le goût de l'archive et le don d'y découvrir des pépites qu'elle transforme en autant de livres, petits par la taille, grands par le contenu. Celui-ci ne déroge pas à la règle: il est bien plus que le récit par un artisan du délitement de son couple, dès lors que son épouse refuse de travailler auprès de lui pour se consacrer aux seuls plaisirs de la frivolité et du libertinage. Au-delà de cette plongée dans l'intimité de vies minuscules, ce journal de 64 pages débuté en mars 1770, singulier, à l'écriture hachée, acquiert, grâce au fin décryptage de l'historienne, une tout autre dimension: il est le symptôme, alors répandu, d'une volonté d'ascension sociale, exacerbée par l'étalage des richesses et des frasques de l'aristocratie. Mais les ambitions de la révoltée, aveuglée par ses frustrations, sont vouées à l'échec car la société d'Ancien Régime ne permet ni la capillarité entre les milieux et, qui plus est, les ordres, ni le dépassement des normes sociales et genrées. **Y.R.**

CARMINE CROCCO
MA VIE DE BRIGAND
Traduit de l'italien par Laura Brignon, introduction de Pierre-Yves Manchon, Anacharsis, 158 pp., 18 €.

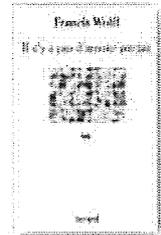


L'unification menée depuis le Nord par le roi Victor-Emmanuel et son ministre Cavour – «inspirés par les idées libérales issues de la Révolution française» – suscita évidemment bien des luttes politiques et militaires, pour défendre ou attaquer l'«Italie Une et Indivisible». Dans le Sud, certaines exactions de «guérilla» contre-révolutionnaire, prirent la forme de brigandage. De ces brigands, Carmine Donatelli Crocco fut le «général», pour ne pas dire le prince, qui «sema le feu et la désolation» – poussé tant par des motifs politiques que des raisons purement criminelles. Sa légende s'est perpétuée grâce à l'autobiographie qu'il écrivit durant ses années de bagne. Ce qu'il livre de lui-même dans *Ma vie de brigand* est assez saisissant: auto-glorification, autodénigrement, forfanterie, cruauté, sens de la grandeur, y compris dans les vols et les saccages, parenthèses «méditatives»... Un pan important de l'histoire de l'Italie, reconstitué sous un angle inhabituel – qui laisse voir aussi pourquoi la tradition du banditisme, sous d'autres formes, s'est perpétuée dans le Mezzogiorno. **R.M.**

PHILOSOPHIE

FRANCIS WOLFF
IL N'Y A PAS D'AMOUR PARFAIT Fayard, 72 pp., 5 €.

C'est toujours un régal d'assister à la manière dont Francis Wolff, armé du scalpel de philosophe, affronte la question insupportable du «qu'est-ce que?» et, pour répondre, découpe froidement (souvent avec humour) les concepts pour en tirer quel-



que chose qui serait comme leur essence. Il l'avait fait pour la musique. Il le fait ici pour l'amour, en cherchant à isoler le point commun qui pourrait réunir «la fraternité humaine («amour du prochain»), l'aspiration au divin («amour pour Dieu»), la bonté du Créateur («amour de dieu»), la passion pour certaines choses («amour de la musique») et l'attraction charnelle («amour de l'amoureux»)», puis en se focalisant sur «le sens que le mot amour a dans les expressions «histoire d'amour», «déclaration d'amour», «chagrin d'amour» ou dans les dérivés «amoureux» et «amant»». Et, enfin, voir comment se «composent», dans l'amour, désir, amitié et passion. Francis Wolff publie également *Penser avec les Anciens* (Pluriel, 352 pp., 9 €). **R.M.**

REVUE

LAURE ADLER
et **ALAIN VEINSTEIN**
L'ENTRETIEN 01
Editions du sous-sol, 254 pp., 25 €.



Une revue, ou plutôt une collection, annoncent les maîtres d'œuvre, qui ont puisé dans leurs archives des entretiens enregistrés au fil des décennies: Yves Bonnefoy, Françoise Héritier ou Bernard Noël. D'autres rencontres sont prolongées par des propos inédits, ou sont nouvelles, comme celle avec Fabienne Brugère. Moments précieux, parole d'or. Troisièmes paraîtront chaque année. **CL.D.**



... quant au prix Médicis étranger

Il sera attribué à l'un de ces titres : "Anna" de Niccolo Ammaniti (Grasset); "Des hommes de peu de foi" de Nickolas Butler (Autrement); "Le dernier voyage de Soutine" de Ralph Dutli (Le bruit du temps); "Le noyau blanc" de Christoph Hein (Métailié), "Minnow" de James E. McTeer II (Editions du Sous-sol); "Les petites chaises rouges" d'Edna O'Brien (Sabine Wespieser); "Tabou" de Ferdinand von Schirach (Gallimard); "Les Elus" de Steve Sem-Sandberg (Robert Laffont); "L'histoire de la femme qui devait tuer Orson Welles" d'Antonio Xerxenesky (Asphalte); "Les portes du néant" de Samar Yazbek (Stock) et "Une comédie des erreurs" de Nell Zink (Seuil). Les prochaines sélections seront communiquées le 10 octobre, et les prix seront décernés le 2 novembre.

**Livres-BD / Livres - 2016/09/13 10:08****Ivan Jablonka également sélectionné par le Medecis**

(AFP) - L'historien et écrivain Ivan Jablonka, déjà en lice pour le Goncourt et le Renaudot pour "Laëtitia" (Seuil), a été retenu mardi dans la sélection du Medecis aux côtés de treize autres romanciers.

Ovni littéraire, ni roman, ni essai, "Laëtitia ou la fin des hommes" a été l'un des ouvrages les plus remarquables de la rentrée littéraire et a fait l'unanimité des critiques. Ivan Jablonka a déjà été récompensé la semaine dernière par le prix littéraire du Monde pour son livre.

Portrait sensible de Laëtitia Perrais, jeune femme de 18 ans, violée et assassinée près de Pornic (Loire-Atlantique) en janvier 2011, "Laëtitia" dresse également une radiographie sans complaisance de la France en ce début du XXI^e siècle.

La sélection comprend également, quatre auteurs déjà sélectionnés par le Goncourt: Natacha Appanah, Jean-Baptiste Del Amo (lauréat du prix des libraires de Nancy), Gaël Faye (lauréat du prix du roman Fnac) et Laurent Mauvignier.

Voici la liste, par ordre alphabétique, de la première sélection du Medecis qui comprend également une sélection de onze romans étrangers:

ROMANS FRANÇAIS

- Nathacha Appanah, "Tropique de la violence", (Gallimard)
- Stéphane Audeguy, "Histoire du lion personne", (Seuil)
- David Boratav, "Portrait du fugitif", (Phébus)
- Stéphane Corvisier, "Drama Queen Palace", (Grasset)
- Jean-Baptiste Del Amo, "Règne animal", (Gallimard)
- Gaël Faye, "Petit pays", (Grasset)
- Nicolas Idier, "Nouvelle jeunesse", (Gallimard)
- Ivan Jablonka, "Laëtitia ou la fin des hommes", (Seuil)
- Laurent Mauvignier, "Continuer", (Minuit)
- Denis Michelis, "Le bon fils", (Notabilia)
- Céline Minard, "Le grand jeu", (Rivages)
- Christine Montalbetti, "La vie est faite de ces toutes petites choses", (P.O.L.)
- Arnaud Sagnard, "Bronson", (Stock)
- Florence Seyvos, "La sainte famille", (L'Olivier)

ROMANS ETRANGERS

- Niccolò Ammaniti, "Anna", (Grasset)
- Nikolas Butler, "Des hommes de peu de foi", (Autrement)
- Ralph Dutli, "Le dernier voyage de Soutine", (Le bruit du temps)
- Christoph Hein, "Le noyau blanc", (Métailié)
- James E. McTeer II, "Minnow", (Editions du sous-sol)
- Edna O'Brien, "Les petites chaises rouges", (Sabine Wespieser)
- Ferdinand von Schirach, "Tabou", (Gallimard)
- Steve Sem-Sandberg, "Les élus", (Robert Laffont)
- Antonio Xerxes, "L'histoire de la femme qui devait tuer Orson Welles", (Asphalte)
- Samar Yazbek, "Les portes du néant", (Stock)
- Nell Zinc, "Une comédie des erreurs", (Seuil)

Avant la remise du prix le 2 novembre, le jury du Medecis se réunira de nouveau le 10 octobre.





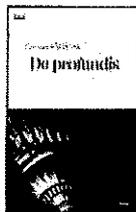
INTELLIGENCE_LITTÉRAIRE



RENTÉE LITTÉRAIRE

Apocalypse, mode d'emploi

La nouvelle saison de *The Walking Dead* se fait attendre ? Quatre romanciers livrent leurs versions de la fin du monde. Guide de survie en milieu hostile. Par Léonard Desbrières



Préparez-vous toujours au pire

De Profundis (« Des profondeurs » en latin) commence comme une dystopie classique. Ebola III décime l'Europe, alors qu'une « cavalerie de l'Apocalypse » et des skinheads adorateurs de la mort ravagent ce qui reste de civilisation. Roxanne, à bout de force, songe à mettre fin à ses jours. Seule Stella, l'étrange fillette qui lui a été confiée, la raccroche à la vie. Recluses dans une vieille bâtisse, elles pensent avoir trouvé le refuge idéal, sauf que la maison se révèle hantée par une présence aussi maléfique qu'érotique. Surprenant.

► *DE PROFUNDIS*, d'Emmanuelle Pirotte (Cherche Midi). En librairies.



Ne regardez jamais jamais en arrière

Dans *Station Eleven*, vingt ans se sont écoulés depuis qu'une grippe dévastatrice a effacé 99 % de la population de

la planète. Face à la violence de ce nouveau monde, une troupe de théâtre itinérante continue de jouer Shakespeare. Leur slogan : « Survivre ne suffit pas » (emprunté à *Star Trek*). Dans un univers à la *Mad Max*, l'auteur dévoile tour à tour les vies d'avant de ces saltimbanques de l'apocalypse... Tandis que certains fouillent les maisons abandonnées à la recherche de fragments d'un monde qui n'est plus, et découvrent qu'il est dangereux de vivre dans le passé quand le présent est aussi anarchique. Saisissant,

► *STATION ELEVEN*, d'Emily St. John Mandel (Rivages). En librairies.



N'attirez pas l'attention

Il suffit de voir la vie d'Oscar de *Profundis* (décidément) pour se rendre compte que nous ne sommes pas égaux face à la fin du monde.

Rock star mondiale richissime, Oscar vit en marge de la désolation et collectionne les vestiges du passé. Son retour dans sa ville natale de Montréal pour deux concerts doit être l'apogée de sa carrière. La drogue qu'il

consomme dans sa citadelle lui a fait oublier qu'au-dehors, la misère gouverne, la guerre fait rage et que tous les regards sont tournés vers lui. Sans le savoir, il se lance dans une course sans répit, haletant.

► *OSCAR DE PROFUNDIS*, de Catherine Mavrikakis (Sabine Wespieser). En librairies.



Méfiez-vous de tout le monde

Mélange *Sa Majesté des mouches* et *La Route* de Cormac McCarthy et vous obtiendrez le dernier roman glaçant de Niccolò Ammaniti.

« Le rouge » est un virus mortel bien particulier. S'il a décimé la population adulte européenne, il n'a aucun effet sur les enfants qui n'ont pas atteint la puberté. Anna fait partie de ces petits êtres à qui la Terre appartient désormais. Elle n'a qu'un objectif, retrouver son petit frère, et tente d'échapper à des bandes d'enfants déchaînés qui laissent libre cours à leurs pulsions meurtrières et façonnent ainsi un monde glaçant.

► *ANNA*, de Niccolò Ammaniti (Grasset). En librairies.

Visuel / DR



RENCONTRE

paroles inspirées

avec



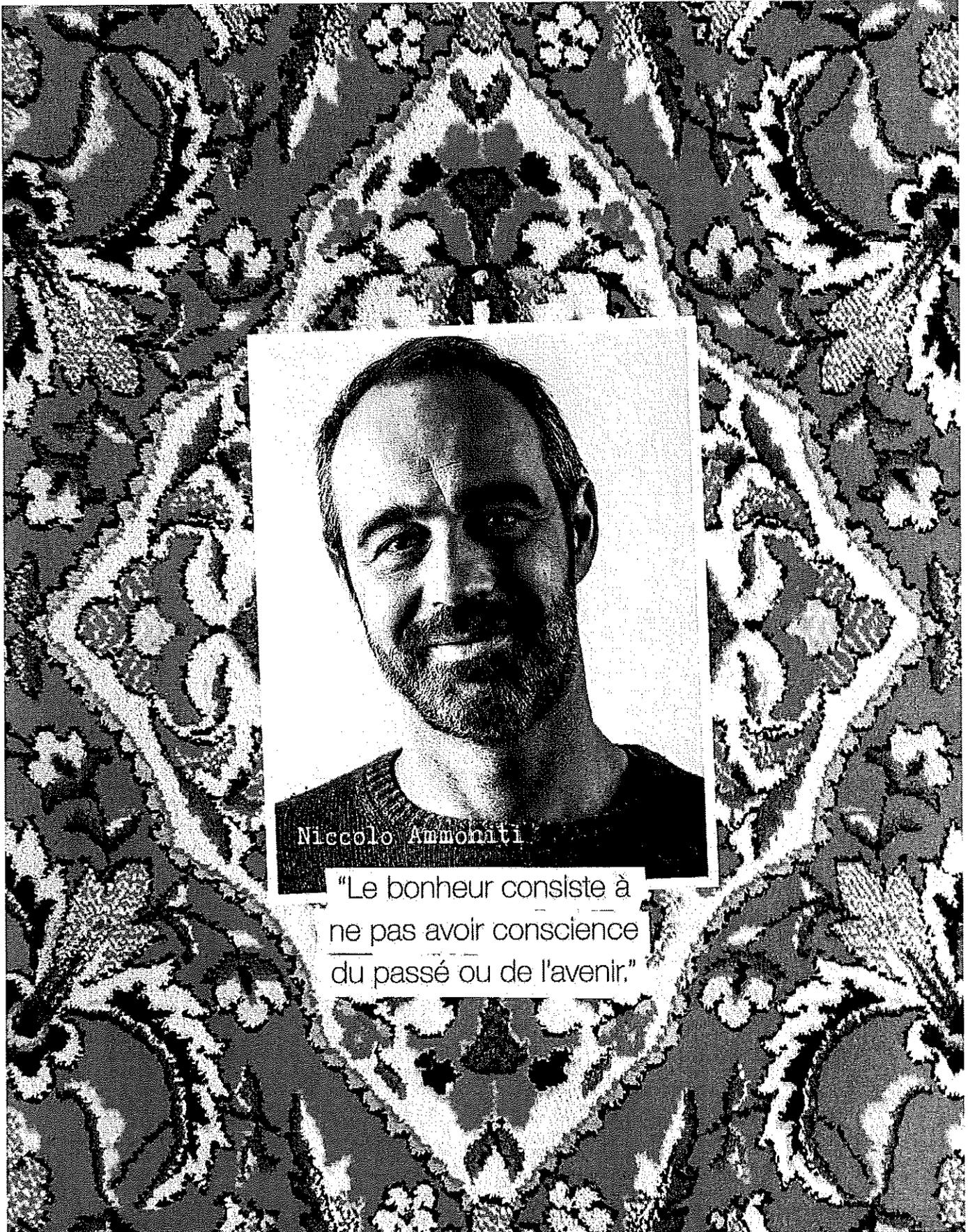
Niccolò Ammoniti



Isabel Allende



Chaque numéro de Happinez porte un thème en couverture. Nous avons demandé à des personnalités de choisir parmi ces thèmes ceux qui les inspiraient le plus et de nous dire ce que ces mots évoquaient pour elles.



Niccolo Ammoniti

"Le bonheur consiste à
ne pas avoir conscience
du passé ou de l'avenir."



Né en 1966, l'Italien Niccolò Ammaniti, auteur du best-seller *Je n'ai pas peur*, est traduit en trente-cinq langues.

« À chaque fois que je commence à travailler sur un nouveau livre, j'ai l'impression de n'avoir encore jamais écrit. »

Silence

Le silence et le vide sont sacrés à mes yeux. Je chéris l'espace qui existe entre moi et le monde. J'en ai besoin pour découvrir ce qui est important, pour moi et pour mon travail. J'ai besoin de distance pour réfléchir. C'est en vieillissant que la plupart des gens donnent de plus en plus de valeur au silence et au temps. Jeune, on cherche à savoir qui on est, et ce que nos relations sont au regard des autres et du monde. On tente de créer des liens avec sa famille, de se faire des amis. Ces dernières années, j'ai très souvent préféré être seul. Je n'avais pas le sentiment d'une solitude, mais d'un isolement volontaire, sain et fécond. De temps à autre, je peux quitter ce silence pour sauter dans le flux de la vie, acquérir de nouvelles expériences et engranger des souvenirs. Et puis, lorsque je suis de nouveau seul, j'ai tout le loisir de les déterrer pour les digérer.

Renaissance

À chaque livre, il me faut un temps considérable avant que je puisse véritablement me mettre à écrire. J'ai besoin de cette phase préparatoire, pendant laquelle j'attends et réfléchis à l'histoire. Elle peut aisément durer une année. Mes pensées se tournent vers l'histoire un nombre incalculable de fois, notamment la nuit car je dors peu. Connaissez-vous ces pâtes italiennes rondes appelées gnocchi ? Vous les mettez dans de l'eau bouillante, vous attendez, et au bout de quelques minutes elles remontent l'une après l'autre à la surface. Il en va de même pour les idées. Elles exigent du temps et de la patience, et puis elles se manifestent. Une fois que j'ai élaboré toute l'histoire dans ma tête, j'en parle à ma femme, à mes amis et à mon éditeur. À chaque fois que je la raconte, elle s'améliore. Je procède à de petites rectifications, j'ajoute des éléments et en retire d'autres à chaque version. À chaque fois que je commence à travailler sur un nouveau livre, j'ai l'impression de n'avoir encore jamais écrit, comme si je ne savais même pas comment relier quelques phrases entre elles. Puis je me plains à ma femme en disant que tout est fini et que ce sera le pire des livres que j'aie jamais écrit. Dans ma vie créative, je n'arrête pas de démarrer de nouveaux livres, aux histoires foisonnantes. À part cela, je préfère mener une vie calme et stable. Sans quoi j'ai une crainte superstitieuse que les conditions magiques dans lesquelles je réussis à écrire disparaissent. Je promène mes chiens, me rends au marché pour acheter le déjeuner, je prépare et mange mes repas avec lenteur, je fais des siestes. La simplicité et le caractère répétitif de ma vie

m'aident à la vivre pleinement. Le bonheur consiste à ne pas avoir conscience du passé ou de l'avenir.

Espoir

Mon dernier roman, *Anna*, raconte l'histoire d'une île ravagée par une mystérieuse maladie mortelle qui touche les individus à la puberté. Une histoire de maladie et de mort, mais aussi d'amour et d'espoir. Et cet espoir, cette envie, poussent les personnages à partir en quête d'une vie meilleure. C'est le désir humain de grandir qui nous fait agir, qui nous aide à nous développer et à viser plus haut. Lorsque j'écris sur l'espoir, je commence toujours en bas de l'échelle où règne le désespoir, puis je grimpe lentement en direction de l'espoir et de sa concrétisation. Je gravis le chemin qui mène au cœur. L'espoir est une force phénoménale. Sans lui, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Émerveillement

Les jeunes enfants sont en émerveillement constant. Ils voient la magie des choses. Une fois que vous perdez la force de votre imagination, vous n'êtes plus un enfant. Lorsque la bouteille avec laquelle vous jouez cesse d'être un vaisseau spatial, que le tapis marron sur lequel vous êtes assis n'est plus une étendue désertique, vous êtes un adulte. Les enfants vivent dans un monde qui leur est propre et usent de leur imagination pour créer des univers qui ont une valeur intrinsèque. Adolescent, on perd cela dans un processus qui peut ressembler à un deuil. On perd la magie et parfois sa manière profondément personnelle de voir les choses. La puberté est une période d'adaptations : on veut faire partie d'un groupe, alors on pense qu'il faut faire comme tout le monde. Les adolescents les plus heureux sont ceux qui ressemblent le plus aux autres. Cette transition engendre beaucoup de pertes : son imagination, son caractère unique, sa liberté. Pourtant, ces choses continuent à nous tirer et certains d'entre nous passent le restant de leurs jours à tenter de les recouvrer. Lorsque à l'âge adulte vous exercez une activité créative, c'est sans doute le moyen de reconnecter avec cette magie. Vous pouvez alors retrouver le chemin vers l'imagination et l'enchantement. ✎

Niccolò Ammaniti, *Anna*, publié chez Grasset.



Romans étrangers

AMMANITI Niccolò Anna

Anna court pour échapper aux chiens. *Anna* court pour trouver de la nourriture pour elle et son petit frère Astor. Seule et livrée à elle-même, elle a dû apprendre à se battre dans ce monde apocalyptique où la Rouge, virus foudroyant tous les adultes, n'épargne que les plus jeunes jusqu'à ce que l'adolescence les expose. Tout est lutte pour sa survie, ses rencontres, les enfants de son âge que la mort a rendu terriblement dangereux. Lorsque son frère disparaît, elle n'a plus qu'une obsession : le sauver des hordes d'enfants sauvages qui n'ont plus peur de rien, sans foi ni loi.

Niccolò Ammaniti (*Moi et toi*, NB octobre 2012) reprend un thème qui lui est cher, celui de l'adolescence et du passage à l'âge adulte dans un monde qui n'est pas fait par eux ni pour eux. Dans cet avenir irréel post-apocalyptique, l'enfant découvre le jeu de la vie et de la mort et l'éveil aux sens, sans guide et sans parents. Seul l'instinct de survie conduit ces personnages attachants, donnant aux adultes l'envie de les suivre, de les aider et de les sauver. L'observateur impuissant ne peut s'empêcher d'admirer l'incroyable énergie du désespoir que déploient ces enfants. Original et intense !

E.A. et B.Bo.



- Enfance
- Adolescence
- Survie
- Apocalypse

Trad. de l'italien
par Myriem Bouzaher
Grasset, 2016
317 p.
ISBN : 978-2-246-86164-5
20.€

Niccolo Ammaniti – Anna

Publié le 18 septembre 2016 18 septembre 2016 Catégories Littérature

C'est un peu comme une addiction. L'envie de lire, et du mal à tenir. Les romans post-apocalyptiques m'attirent et m'angoissent (surtout quand ils mettent en scène des enfants). Pourtant, j'y reviens. Parce qu'il y a des pépites, dans le post-apocalyptique. Cormac McCarthy bien sûr, quand il écrit *La route*. Niccolo Ammaniti, quand il écrit *Anna*. J'aime vraiment ce qu'écrit Ammaniti. C'est rarement franchement réjouissant, mais c'est un auteur qui a ce don de rendre ses récits plus vrais que nature. Il faut lire *Comme Dieu le veut* (Prix Strega, 2007) ; *Je n'ai pas peur* (Prix Viareggio 2001) ; *Et je t'emmène* (pas de prix). Dans un genre plus intimiste, *Moi et toi*. On peut tout lire d'Ammaniti, même *Anna*.

L'idée du roman serait née un jour qu'Ammaniti – fils de psychiatre, versé tout comme son père dans les problématiques liées à l'adolescence (ils ont publié ensemble un essai sur la question), c'est important, au regard de ce qu'il romance – regardait jouer sur la plage des enfants seuls. Des enfants seuls ? Un monde sans adultes ? Et voilà émergée La Rouge. Une fièvre qui décime tout être humain ayant atteint l'âge de la puberté, créant de fait un univers d'enfants livrés à eux-mêmes. L'histoire se passe en Sicile. 2020. La maladie a fait ses ravages, foudroyante. Tout être humain vivant est porteur du virus. Tous les enfants portent ce couperet au-dessus de leur tête. Un jour viendra où la fièvre les emportera. Anna du haut de ses treize ans vit sous la menace d'un développement prochain de la maladie, qu'elle oblitère, veillant sur son petit frère Astor qu'elle tente de préparer au mieux à l'avenir. Confrontée à l'inéluctable, elle se réfugie dans son espérance, comme un mantra : au-delà des rivages de l'île, il y a sans doute des Grands qui ont survécu, trouvé un vaccin, un remède ; il suffit d'aller les chercher.

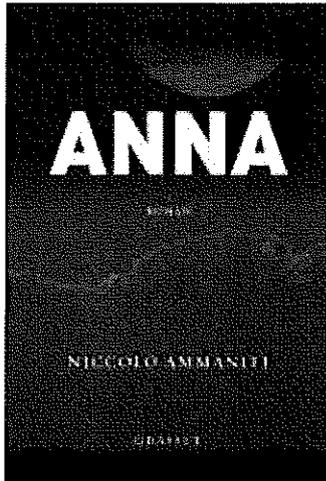
Dans la quête d'Anna et Astor, il y a des bandes d'enfants sauvages, un chien comme enragé qui ne meurt jamais, un cahier à secrets, des souvenirs du temps d'avant, l'image d'une paire de baskets. Il y a la croyance d'Anna. Mais également la sanction. *Anna* se ferme sur sa désespérance, emprisonnant des bribes d'enfance pour les intégrer à un univers cruel, où l'espoir indispensable à la survie quotidienne paraît condamné à être brisé. Bien sûr, c'est le talent d'Ammaniti qui fait le malaise du roman, son emprise. Mais dans le genre « attirance et angoisse », Anna se pose là. À réserver aux amateurs du genre, qui y trouveront leur compte.

Grasset. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher.

Anna

Littérature › Littérature européenne

- Grasset,
- Niccolò Ammaniti,
- RENTRÉE 2016



RENTRÉE 2016 Chez Niccolò Ammaniti, les enfants affrontent toujours des tempêtes, des catastrophes ou des ouragans. Il y a eu *Comme Dieu le veut* où Christiano affronte la tempête du siècle sur son village, "Toi et moi" où un ado s'enferme dans la cave de ses parents pour leurs échapper et découvre sa soeur toxico. Cette fois-ci, Ammaniti abandonne Anna dans un siècle rongé par la Rouge, un virus mortel qui a exterminé la quasi totalité de la population mondiale. Seuls les garçons qui ne sont pas encore devenus des hommes et les filles qui ne sont pas encore devenues des femmes peuvent survivre.

Ces jeunes survivants mettent peu de temps à reconstituer les sociétés de subordination et d'esclavage que leurs adultes savaient si bien construire. Parfois, la solidarité apparaît, l'amitié rarement, l'amour jamais. Anna veut ramener son frère de leurs Sicile natale vers la Calabre pour fuir ce chaos et, pourquoi pas, trouver un vaccin.

Dans une langue brillante et acérée, Niccolò Ammaniti nous offre un conte apocalyptique, sans espoir ou seuls les plus forts survivront.

Anna

Niccolò Ammaniti

Grasset

Traduit de l'italien par Myriam Bouzaher

320p. 20€

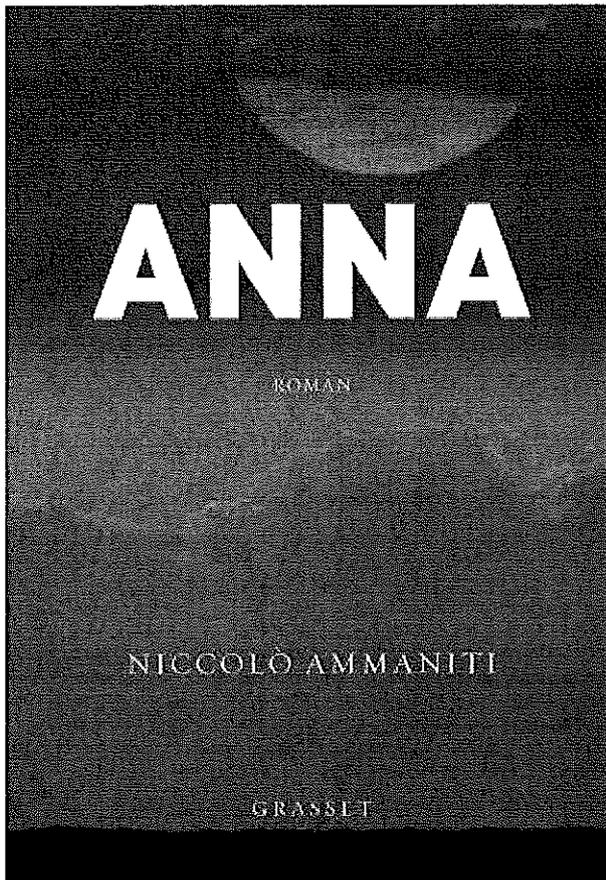
NYCTALOPES 16/09/16

<http://www.nyctalopes.com/anna-de-niccolo-ammaniti-chez-grasset/>

ANNA de Niccolo Ammaniti chez Grasset

SEPTEMBRE 16, 2016 · RACCOON : 0 COMMENTS

Traduction : Myriem Bouzaher.



Niccolo Ammaniti est un écrivain italien reconnu, avec des livres traduits dans une quarantaine de langues, des adaptations cinématographiques pour plusieurs de ses romans et des prix pour « je n'ai pas peur » et « comme Dieu le veut ». Il livre ici un roman post-apocalyptique étonnant où seuls des enfants ont survécu, dont il a eu l'idée selon sa traductrice en regardant des enfants jouer, livrés à eux-mêmes sur une plage.

« Sicile, 2020. Un virus mortel, « la Rouge », a déferlé sur l'Europe quatre ans auparavant et décimé la population adulte ; les jeunes, eux, sont protégés jusqu'à l'âge de la puberté. Anna se retrouve seule avec Astor, son petit frère de quatre ans.

Elle doit affronter le monde extérieur avec ses cadavres, ses charognards, ses chiens errants et affamés, l'odeur pestilentielle, pour trouver, quand il en reste, des médicaments, des bougies, des piles, des boîtes de conserve, avec comme unique guide dans cette lutte pour la survie, le cahier d'instructions que lui a légué leur mère avant d'être emportée par la maladie.

Lorsqu'Astor disparaît, Anna part à sa recherche, prête à défier les bandes d'enfants sauvages qui errent à travers les rues désertes, les centres commerciaux et les bois. Mais l'ordre appartient au passé et les règles d'autrefois ont été oubliées. Pour réussir à sauver Astor, Anna va devoir en inventer de nouvelles, parcourant ce monde à l'abandon où la nature a repris ses droits, ne laissant que les vestiges d'une civilisation qui a couru à sa propre perte. »

Les adultes ont disparu et les enfants qui ont survécu sont contaminés à la puberté... Niccolo Ammaniti nous donne à voir un monde effrayant, angoissant, un monde d'enfants perdus qui doivent grandir sans repères, sans morale, sans éducation... Ils grandissent en sauvages, se racontent des histoires, s'inventent des mythes incongrus.

C'est un monde violent où chacun lutte pour survivre, un monde d'enfants tout de même où la denrée la plus rare est le pot de nutella, où les trocs se

font sur des valeurs étonnantes. Même cruels, même violents, ils restent des enfants ignorants qui prennent des médicaments s'ils en trouvent quand ils sont malades mais n'importe quoi et n'importe comment ! Les personnages sont crédibles : les meneurs, la violence, la versatilité...

Anna approche de l'adolescence, elle était assez âgée au moment de l'épidémie pour savoir lire et se réfère comme à une bible aux instructions de sa mère pour survivre, un soutien que beaucoup d'autres n'ont pas. Par loyauté envers sa mère, elle veille sur son petit frère, elle lui raconte des horreurs magiques pour l'empêcher de voir les vraies, le protège du chaos extérieur... Anna est un personnage magnifique, d'une grande force. Son envie de vivre et de sauver son frère lui donne le courage d'affronter ses peurs et les dangers. Son seul espoir est de trouver des Grands qui auraient survécu, trouvé un vaccin, car elle grandit.

Niccolo Ammaniti nous entraîne dans un véritable cauchemar, on suit ces enfants perdus avec angoisse, en tant qu'adulte, on ne peut que voir que l'humanité est en train de s'éteindre par la disparition progressive de ses représentants les plus dépendants, innocents abandonnés. C'est stressant et on se prend à espérer avec Anna qu'il reste un Grand de l'autre côté de la mer...

Angoissant, implacable, un livre terrible qu'on dévore malgré tout.

Raccoon



13/09/2016 06:02:00

Ivan Jablonka également sélectionné par le Medecis

PARIS, 13 sept 2016 (AFP) - L'historien et écrivain Ivan Jablonka, déjà en lice pour le Goncourt et le Renaudot pour "Laëtitia" (Seuil), a été retenu mardi dans la sélection du Medecis aux côtés de treize autres romanciers.

Ovni littéraire, ni roman, ni essai, "Laëtitia ou la fin des hommes" a été l'un des ouvrages les plus remarquables de la rentrée littéraire et a fait l'unanimité des critiques. Ivan Jablonka a déjà été récompensé la semaine dernière par le prix littéraire du Monde pour son livre.

Portrait sensible de Laëtitia Perrais, jeune femme de 18 ans, violée et assassinée près de Pornic (Loire-Atlantique) en janvier 2011, "Laëtitia" dresse également une radiographie sans complaisance de la France en ce début du XXI^e siècle.

La sélection comprend également, quatre auteurs déjà sélectionnés par le Goncourt: Natacha Appanah, Jean-Baptiste Del Amo (lauréat du prix des libraires de Nancy), Gaël Faye (lauréat du prix du roman Fnac) et Laurent Mauvignier.

Voici la liste, par ordre alphabétique, de la première sélection du Médicis qui comprend également une sélection de onze romans étrangers:

ROMANS FRANÇAIS

- Nathacha Appanah, "Tropique de la violence", (Gallimard)
- Stéphane Audeguy, "Histoire du lion personne", (Seuil)
- David Boratav, "Portrait du fugitif", (Phébus)
- Stéphane Corvisier, "Drama Queen Palace", (Grasset)
- Jean-Baptiste Del Amo, "Règne animal", (Gallimard)
- Gaël Faye, "Petit pays", (Grasset)
- Nicolas Idier, "Nouvelle jeunesse", (Gallimard)
- Ivan Jablonka, "Laëtitia ou la fin des hommes", (Seuil)
- Laurent Mauvignier, "Continuer", (Minuit)
- Denis Michélin, "Le bon fils", (Notabilia)
- Céline Minard, "Le grand jeu", (Rivages)
- Christine Montalbetti, "La vie est faite de ces toutes petites choses", (P.O.L.)
- Arnaud Sagnard, "Bronson", (Stock)
- Florence Seyvos, "La sainte famille", (L'Olivier)

ROMANS ETRANGERS

- Niccolò Ammaniti, "Anna", (Grasset)
- Nikolai Butler, "Des hommes de peu de foi", (Autrement)
- Ralph Dutli, "Le dernier voyage de Soutine", (Le bruit du temps)
- Christoph Hein, "Le noyau blanc", (Métailié)
- James E. McTeer II, "Minnow", (Editions du sous-sol)
- Edna O'Brien, "Les petites chaises rouges", (Sabine Wespieser)



- Ferdinand von Schirach, "Tabou", (Gallimard)
- Steve Sem-Sandberg, "Les élus", (Robert Laffont)
- Antonio Xerxenesky, "L'histoire de la femme qui devait tuer Orson Welles",
(Asphalte)
- Samar Yazbek, "Les portes du néant", (Stock)
- Nell Zinc, "Une comédie des erreurs", (Seuil)

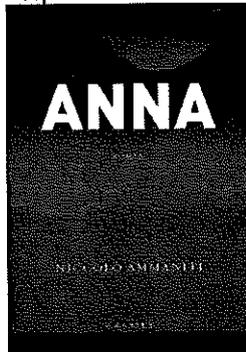
Avant la remise du prix le 2 novembre, le jury du Medecis se réunira de nouveau le 10 octobre.

aje/bd

livresforfun.overblog.com

Anna de Niccolo Ammaniti

2 Septembre 2016



Résumé :

Sicile, 2020. Un virus mortel, « la Rouge », a déferlé sur l'Europe quatre ans auparavant et décimé la population adulte ; les jeunes, eux, sont protégés jusqu'à l'âge de la puberté. Anna se retrouve seule avec Astor, son petit frère de quatre ans.

Elle doit affronter le monde extérieur avec ses cadavres, ses charognards, ses chiens errants et affamés, l'odeur pestilentielle, pour trouver, quand il en reste, des médicaments, des bougies, des piles, des boîtes de conserve, avec comme unique guide dans cette lutte pour la survie, le cahier d'instructions que lui a légué leur mère avant d'être emportée par la maladie.

Lorsqu'Astor disparaît, Anna part à sa recherche, prête à défier les bandes d'enfants sauvages qui errent à travers les rues désertes, les centres commerciaux et les bois. Mais l'ordre appartient au passé et les règles d'autrefois ont été oubliées. Pour réussir à sauver Astor, Anna va devoir inventer de nouvelles règles, parcourant ce monde à l'abandon où la nature a repris ses droits, ne laissant que les vestiges d'une civilisation qui a couru à sa propre perte.

Mon avis :

Anna est un roman qui après lecture me laisse une impression assez partagée.

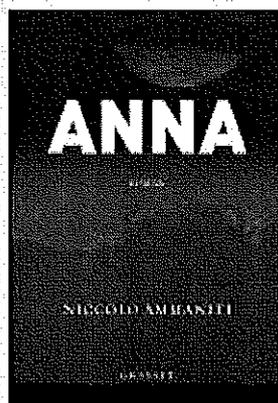
D'un côté j'ai trouvé l'aspect post-apocalyptique du roman, original et très intéressant. Le lecteur suit le destin d'enfants livrés à eux-mêmes, après qu'une terrible maladie ait décimé les adultes. Anna, l'héroïne doit tout apprendre depuis le décès de sa mère, et elle doit notamment veiller sur son petit frère Astor. On découvre à ses côtés une société, qui a réussi à se reconstruire et à se réorganiser. L'auteur démontre ici un point de vue très intéressant sur l'adaptabilité de l'espèce humaine, celle des enfants notamment.

Quand son jeune frère disparaît, Anna se lance donc dans une quête à travers la Sicile pour le retrouver et va croiser sur sa route des personnages attachants, Calinou et Pietro, qui vont chacun apporter une pierre à l'édifice.

Mais ce qui m'a manqué pour avoir un avis totalement enthousiaste sur ce roman c'est une fin un peu plus conséquente. A mon goût la fin est trop rapide et ne m'a pas donnée la clôture nécessaire. A moins qu'une suite apparaisse un jour...et je l'espère vraiment.

Malgré tout ne vous y trompez pas. Anna est un bon roman post-apocalyptique qui décrit une quête initiatique intéressante. Porté par la plume toujours aussi belle de Niccolò Ammaniti, n'hésitez pas si vous êtes amateurs du genre.

Anna, Niccolo Ammaniti



Résumé :

Sicile, 2020. Un virus mortel, « la Rouge », a déferlé sur l'Europe quatre ans auparavant et décimé la population adulte ; les jeunes, eux, sont protégés jusqu'à l'âge de la puberté. Anna se retrouve seule avec Astor, son petit frère de quatre ans. Elle doit affronter le monde extérieur avec ses cadavres, ses charognards, ses chiens errants et affamés, l'odeur pestilentielle, pour trouver, quand il en reste, des médicaments, des bougies, des piles, des boîtes de conserve, avec comme unique guide dans cette lutte pour la survie, le cahier d'instructions que lui a légué leur mère avant d'être emportée par la maladie. Lorsqu'Astor disparaît, Anna part à sa recherche, prête à défier les bandes d'enfants sauvages qui errent à travers les rues désertes, les centres commerciaux et les bois. Mais l'ordre appartient au passé et les règles d'autrefois ont été oubliées. Pour réussir à sauver Astor, Anna va devoir en inventer de nouvelles, parcourant ce monde à l'abandon où la nature a repris ses droits, ne laissant que les vestiges d'une civilisation qui a couru à sa propre perte.

Une véritable odyssée des temps modernes où s'entremêlent lumière et ténèbres, un duel permanent entre la vie et la mort.

Avis :

Un virus mortel, *La rouge*, a décimé la population dépassant l'âge de quatorze ans. En Sicile, parmi les enfants prépubères survivants, vivent Anna et son frère de quatre ans, Astor. Ils survivent grâce aux conseils que leur mère a couchés sur un cahier. Mais, dans ce nouveau monde, les règles ont changé et les conseils laissés sont bien souvent obsolètes. Quand Astor est kidnappé, Anna va tout faire pour le retrouver...

La première chose qui frappe quand on lit ce roman, c'est le talent de l'auteur pour décrire ce futur apocalyptique qui fait froid dans le dos. Le danger omniprésent, la violence, la peur, la peste, Niccolò Ammaniti plante le décor dès le départ. Le roman a des accents de *Sa Majesté des mouches* ou *Gone* pour une référence plus récente, mettant en scène une société, uniquement constituée d'enfants, qui a pourtant su s'adapter aux ravages causés par *La rouge*. Pourtant, le virus les condamne tous à mort

DE LIVRES ET D'ÉPICE 07/09

<http://chani-delivresetdepice.blogspot.fr/2016/09/anna-niccolo-ammaniti.html>

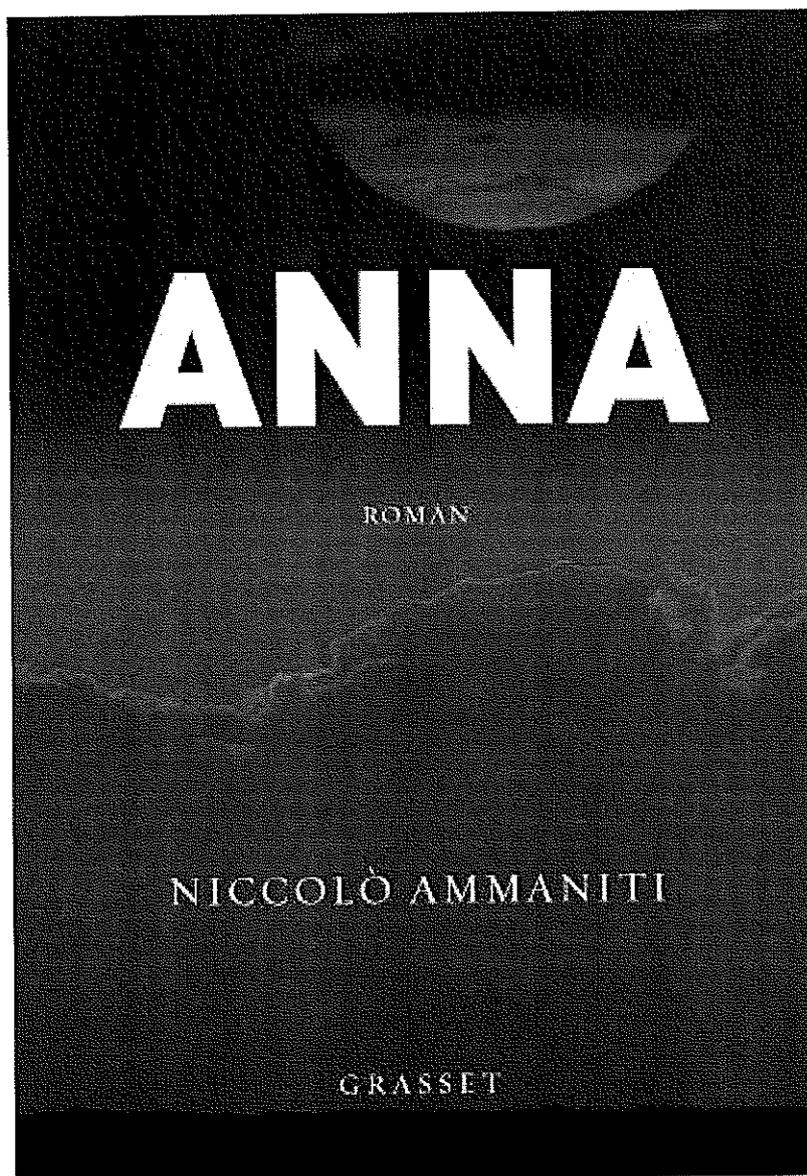
à brève échéance puisqu'ils en sont porteurs, et c'est très touchant de voir ces enfants se comporter en enfants justement, avec leurs joies, leurs peines et leurs espoirs. Anna fait, quant à elle, preuve de maturité en essayant de maintenir un semblant de normalité pour son petit frère. Quand ce dernier est enlevé, elle va partir à sa recherche, avec en tête l'objectif de rejoindre le continent où, elle l'espère, la vie est toujours normale. Ce *road trip* fera figure de quête initiatique, avec l'espoir en fil conducteur. Pourtant, si je reconnais bien volontiers les qualités de ce livre, je suis restée un peu en dehors, sans réussir à m'impliquer émotionnellement. Il m'a manqué un petit je-ne-sais-quoi pour que j'accroche vraiment, dommage.

CULTURELLEMENT VOTRE 21/09/16

<http://culturellementvotre.fr/2016/09/18/critique-anna-niccolo-ammaniti/>

[Critique] Anna – Niccolo Ammaniti

Par Marion M., le 18 septembre 2016



Un roman

désespéré et maîtrisé

Les récits d'apocalypse et de fin de l'humanité sont nombreux et suivent bien souvent le même schéma : un événement biologique ou chimique a échappé aux hommes, causant des dégâts sur la Nature et sur tous les individus sans exception. Avec *Anna*, Niccolò Ammaniti propose un autre genre d'épidémie, que l'on ne s'explique pas, dévastant toute l'Europe en emportant sur son passage toutes personnes de plus de 14 ans. En Sicile, Anna doit tout

CULTURELLEMENT VOTRE 21/09/16

<http://culturellementvotre.fr/2016/09/18/critique-anna-niccolo-ammaniti/>

faire pour éduquer et protéger Astor, son petit frère, tout en sachant que leur temps est compté...

Un futur proche

En 2020, toute l'Europe doit faire face à la Rouge, maladie violente et incurable qui prend la vie à tous ceux qui atteignent l'âge de 14 ans. Aucun espace n'est isolé et l'épidémie traverse les mers et les montagnes pour n'épargner personne. Anna a la difficile tâche de s'occuper d'Astor, son petit frère, et de faire en sorte qu'il soit prêt à affronter ce nouveau monde qui les entoure. Petit à petit, elle devra s'éloigner de leur domicile, rusant pour échapper aux hordes hostiles. Puis viendra le moment où elle devra non seulement lutter pour sa survie mais aussi pour récupérer son petit frère.

Une morale environnementaliste

L'épidémie qui ravage l'Europe d'*Anna* n'a pas de départ ni de limites hormis celle d'affecter les personnes de plus de 14 ans. On peut voir dans ce postulat la volonté d'une alarme écologique : l'humanité est en train de détruire la planète, la Nature se venge en déclenchant une maladie chez tous les humains qui ne se déclare que quand ils deviennent des pré-adultes. Comme pour mieux terrasser tout espoir. Les paysages sont plus ou moins détruits eux aussi ; l'action se situant en Sicile on découvre beaucoup de lieux désertiques mais aussi les environs de la maison d'Anna et Astor : une ancienne ferme entourée de forêt et de ses animaux qui eux, n'ont pas été atteints. Dès les premières pages, Anna rencontre un chien avec lequel elle se bat mais au fur et à mesure, leur relation évoluera, montrant à quel point cette jeune fille conditionnée pour la méfiance et la solitude garde son âme, ce qui n'est pas le cas de tous les personnages rencontrés.

L'oubli de l'enfance

Au cours de leurs aventures, Anna et Astor vont rencontrer différentes personnes qui représentent les stades humains face à l'anarchie. *Anna* raconte l'histoire d'un enfant qui doit s'adapter à la mise en place d'un nouveau système parallèle à celui connu : il n'y a plus de gouvernement ou de représentants, plus d'économie ni de vie en communauté. Chacun vit pour

CULTURELLEMENT VOTRE 21/09/16

<http://culturellementvotre.fr/2016/09/18/critique-anna-niccolo-ammaniti/>

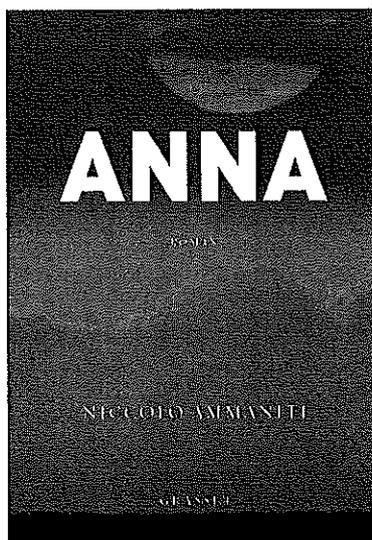
soi, pour survivre sauf Anna qui veut avant tout éduquer Astor. Si tous ceux rencontrés ont moins de 14 ans, ils sont devenus des mercenaires et ont oublié leur enfance, leur bonté naturelle et le partage ; la Rouge a fait oublier toutes notions de Bien dans l'Humanité. Il règne une ambiance désespérée incroyablement entêtante.

Et pourtant un attachement marqué

Anna est représentative de ce qui peut se faire de mieux dans cet environnement apocalyptique. Bien que souvent dure et violente envers son frère, elle fera tout pour l'aider et le sauver, se mettant de côté et jouant un rôle non seulement de grande sœur mais aussi de mère. Prête à bien des sacrifices, cette jeune fille procure tour à tour dégoût et sympathie mais surtout admiration pour toutes ses actions fraternelles voire maternelles. *Anna* est un roman apocalyptique très maîtrisé, à la tonalité désespérée lancinante, et qui pose des questions au lecteur aussi bien sur l'environnement que sur sa façon d'être. Un des passages obligés de cette rentrée littéraire...

Anna, un roman écrit par Niccolò Ammaniti. Aux éditions Grasset, 320 pages, 20 euros. Sortie le 14 septembre 2016

Anna de Niccolo Ammaniti



Post-Apocalypse

320 pages

Parution : le 14 septembre 2016

Editions GRASSET

Synopsis :

Sicile, 2020. Un virus mortel, « la Rouge », a déferlé sur l'Europe quatre ans auparavant et décimé la population adulte ; les jeunes, eux, sont protégés jusqu'à l'âge de la puberté. Anna se retrouve seule avec Astor, son petit frère de quatre ans. Elle doit affronter le monde extérieur avec ses cadavres, ses charognards, ses chiens errants et affamés, l'odeur pestilentielle, pour trouver, quand il en reste, des médicaments, des bougies, des piles, des boîtes de conserve, avec comme unique guide dans cette lutte pour la survie, le cahier d'instructions que lui a légué leur mère avant d'être emportée par la maladie.

<http://revesurpapier.blog4ever.com/anna-de-niccolo-ammaniti-1>

Lorsqu'Astor disparaît, Anna part à sa recherche, prête à défier les bandes d'enfants sauvages qui errent à travers les rues désertes, les centres commerciaux et les bois. Mais l'ordre appartient au passé et les règles d'autrefois ont été oubliées. Pour réussir à sauver Astor, Anna va devoir en inventer de nouvelles, parcourant ce monde à l'abandon où la nature a repris ses droits, ne laissant que les vestiges d'une civilisation qui a couru à sa propre perte.

L'avis de *S*, 26 ans, rêveuse et mangeuse de papier

La Rouge s'est répandue dans le monde entier. Des tâches apparaissent sur tout le corps. Une terrible fièvre suit. Puis la mort. Les adultes sont partis les premiers. Ne restent plus que les enfants, qui décèdent à leur tour vers l'âge de la puberté. Anna a treize ans. Son frère Astor, huit. Cela fait maintenant quatre ans qu'ils survivent...

Anna se débrouille avec les dernières indications de sa maman, mais les difficultés sont là. Pour se soigner, pour se nourrir. Pour préserver Astor. Le contexte est bel et bien difficile et l'auteur nous rappelle à de nombreuses reprises que ce ne sont que des enfants. On sent son envie de réalisme et il ne facilite donc pas les choses. Les règles d'hygiène ont été oubliées. L'utilisation des médicaments est discutable. L'alcool est bu comme du petit lait. Les enfants sont plus que jamais livrés à eux mêmes.

Dans ce roman, l'auteur met l'accent sur la psychologie de ses personnages, plus que sur leur survie ou leur voyage en lui-même. Ne vous attendez donc pas à une lecture trépidante. J'ai personnellement aimé tous ces détails autant que leur sombre aventure. On parle de leur vie d'avant. De leur famille. Les souvenirs remontent à la surface, et tout ceci les affectent d'une manière ou d'une autre. Même si aucun enfant ne le dira de vive voix.

Anna est destinée à mourir de la Rouge. Elle le sait et ne croit pas à un éventuel vaccin. Elle mourra comme tous les autres. C'est inévitable. Dans ces conditions, une seule question se pose : A quoi ressemblera la fin d'Anna et Astor ? Au vu des

événements, on ne peut que la redouter. On se dit qu'elle arrivera tôt où tard, même si ce n'est peut-être pas dans les pages de ce roman. J'ai donc beaucoup aimé cette fin ouverte qui nous est proposée. Ma lecture a été plutôt sombre, je pensais qu'il n'y avait véritablement aucun espoir. Mais nous terminons sur une note positive, aussi curieuse et insolite soit-elle.

Ce fût pour moi une lecture bien singulière. Au point de ne pas savoir si j'ai totalement apprécié. J'ai lu beaucoup de roman post-apocalyptique, j'adore ça. Mais celui-ci est probablement le plus réaliste, dans sa version la plus poignante et la plus dérangeante. Nous avons affaire à des enfants livrés à eux mêmes et le résultat n'est pas beau à voir. Dans les romans du genre, il n'est pas rare d'y trouver des vrais héros, des enfants autonomes et responsables, des enfants qui ont grandi très vite à cause de la fin du monde. Ici, ces enfants restent des gosses. Des pauvres gosses qui tentent de survivre tant bien que mal, dans les ruines du monde des Grands...

« Elle quitta le Domaine du Mûrier le 30 octobre 2020 pour ne plus y revenir. Dans son sac à dos, elle avait une torche électrique, un briquet, le cahier des Choses Importantes enveloppé dans une polaire verte, un couteau de cuisine et le fémur droit de sa mère. »



Niccolò Ammaniti

Anna

Grasset, traduit de l'italien
par Myriem Bouzaher,
320 pages, 20 €

L'enfant terrible de la littérature italienne invente la SF spaghetti.

Nous sommes en 2020
et une mystérieuse maladie
a emporté tous les adultes.
Les enfants sont livrés à
eux-mêmes et, pour trouver
de la nourriture, certains
semblent prêts à tout.
Dans ce monde sans foi ni
loi, Anna, 13 ans, se cache.
Elle veille sur son petit frère
de 4 ans, tient à le protéger
et n'a rien oublié des
conseils que lui a prodigués
sa mère avant de mourir.
De cette étrange situation,
Niccolò Ammaniti est
parvenu à faire naître
des personnages crédibles,
émouvants dans leur
désespoir. L'originalité, c'est
qu'il a situé son univers
postapocalyptique en Sicile.
L'importation d'une telle
thématique dans un contexte
méditerranéen – et
un paysage décrit de façon
extrêmement réaliste –
apporte beaucoup plus

qu'une sympathique
coloration locale.
Ammaniti est connu pour
appartenir au mouvement
Cannibales, ce groupe de
jeunes romanciers qui, dans
les années 1990, a secoué
la Péninsule en plaçant
la violence au centre de son
travail. De fait, Ammaniti
inscrit son histoire de SF
dans une tradition littéraire
et dans un contexte
politique spécifique.
Ces enfants perdus de 2020
ne sont pas nés de rien.
Ce sont les héritiers de
l'Italie du XX^e siècle. Et au fil
du texte surgit parfois
le récit de la vie d'avant,
où transparaissent les rêves
et les ambitions, mais aussi
et surtout les désillusions
des parents d'Anna. **S. T.**



lire

CRITIQUES

ÉTRANGER

Apocalypse en Sicile

ANNA, PAR NICCOLÒ AMMANITI, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MYRIEM BOUZAHER, GRASSET, 320 P., 20 EUROS.

★★★★ En quatre ans, un virus mortel s'est répandu dans le monde entier. Nous sommes en Sicile, en 2020. Tous les adultes sont morts de « la Rouge ». Seuls les enfants sont épargnés jusqu'à l'âge de la puberté. La mère d'Anna et d'Astor, avant de mourir, leur a confié un « *cahier des Choses Importantes* » où elle a consigné tout ce qui pourrait être utile à leur survie dans un monde voué à retourner à l'état de nature. Quand Astor est kidnappé par les « enfants bleus », Anna affronte mille épreuves pour l'arracher à cette secte qui promet la guérison aux malades du virus. Ils entreprennent alors, accompagnés de Pietro, rencontré

sur la route, et d'un molosse, un long périple à pied jusqu'au détroit de Messine dans l'espoir d'une vie meilleure sur le continent. On retrouve dans ce récit apocalyptique qui emprunte à Bradbury et à McCarthy toute l'obsession d'Ammaniti pour l'adolescence, période initiatique et violente où l'individu oscille entre l'insouciance et les rêves de l'enfance et l'inéluctable passage à l'âge adulte. Tel un démiurge, Ammaniti, en éliminant les « Grands » de la surface de la terre comme pour les punir d'avoir failli à leur mission, offre à Anna la conquête d'une liberté nouvelle.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND

